

« Grand et petit »

Carole Fréchette

Number 43, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27266ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fréchette, C. (1987). Review of [« Grand et petit »]. *Jeu*, (43), 151–153.

curité et vise ainsi par cette rencontre d'éléments disparates un monde situé derrière l'histoire dont il est le seul à pouvoir donner la clé⁴.

Malgré les embûches inhérentes à toute première production, ce travail courageux et digne d'intérêt vaut d'être poursuivi et approfondi sur d'autres œuvres peu jouées ici. Sachons reconnaître à Gilbert David et à son équipe cette audace et ce mérite.

Pierre lavoie

«grand et petit»

Texte de Botho Strauss, traduit par Claude Porcell. Mise en scène : Serge Denoncourt; scénographie : Serge Denoncourt et Jocelyn Proulx; éclairages : Jocelyn Proulx; bande sonore : Catherine Houle; costumes : Guylaine Normandin; assistance : Annick Bergeron; costumes de Lotte : Louise-Hélène Denoncourt; manipulation des éclairages : Richard Gravel; coiffures : Serge Merlyn; diapositives et photos : Yves Desrochers. Avec Linda Laplante, Jean Gagnon, Luce Pelletier, Guylaine Normandin, Caroline Rémillard, François Tardif, Pierre-Yves Lemieux, Yves Soutière, Danièle Garneau, Marcel Pomerlo et Annick Bergeron. Production du Théâtre de l'Opis, présentée à la salle Fred-Barry du 5 février au 7 mars 1987.

Lotte, jeune femme ordinaire, vivait, dans une petite ville, un bonheur ordinaire, jusqu'à ce que son mari la quitte pour une autre femme. *Grand et Petit* décrit l'errance de cet être désemparé, qui cherche désespérément sa place dans un monde fermé, hostile, étranger. Dans un hôtel du Maroc où elle est en vacances, dans l'immeuble qu'elle habitait avec son mari, chez une amie d'enfance, auprès de son frère, dans la rue, partout elle ne trouve que froideur et indifférence.

Les dix tableaux qui forment la pièce rappellent les stations d'un chemin de croix, qui ne conduit pas à la mort mais aux abords de la folie, dans une incommensurable solitude. L'écriture de Botho Strauss est mystérieuse, tout en ellipses et en détours; c'est une écriture pudique, qui ne nomme jamais les choses directement, ne se complaît nullement dans la douleur, ne cherche ni l'approbation ni l'attendrissement. Une écriture déstabilisante.

Grand et Petit n'est pas une œuvre qui se laisse saisir facilement. La transposition sur scène de cet univers complexe ne saurait se réduire à quelques trucs de mise en scène

4. Matthias Langhoff, *op. cit.*, p. 75.



Le tableau intitulé «Grand et Petit»: «portrait féroce d'un monde déshumanisé». Photo: Yves Desrochers.

ni à une interprétation superficielle. Le Théâtre de l'Opis l'a bien compris, qui a mis plus d'une année de travail sur la préparation de ce spectacle. Cette démarche patiente et rigoureuse a porté fruit. Avec très peu de moyens, sans tape-à-l'œil et sans fioritures, Serge Denoncourt et son équipe sont arrivés à restituer l'atmosphère étouffante de cette pièce désespérée. Malgré certains passages moins réussis, certains acteurs plus faibles, l'ensemble était tout à fait cohérent et laissait entrevoir un véritable travail de groupe. Tous les comédiens, dans les petits comme dans les grands rôles, portaient le texte avec la même foi, le même engagement.

Linda Laplante, dont le grand talent irradiait sur toute la production, a su rendre au personnage de Lotte son caractère ambigu, à la fois attachant et repoussant. Certains moments m'ont particulièrement touchée: le premier tableau, «Maroc», où l'on découvre graduellement la détresse profonde de Lotte; le quatrième tableau, «Grand et Petit», qui est constitué de brèves conversations par *intercom* dans le hall d'un immeuble, portrait féroce d'un monde déshumanisé; enfin, le dernier tableau, «En compagnie», d'une infinie tristesse, où l'on découvre Lotte dans

la salle d'attente d'un cabinet de médecin. Elle s'est glissée discrètement parmi les patients pour le simple plaisir d'attendre avec eux, pour avoir pendant quelques minutes une petite place, sur une chaise droite, entre une dame qui tricote et un immigrant turc. Botho Strauss a écrit une fin implacable, qui renvoie Lotte à sa solitude: sa dernière image est celle du médecin qui referme la porte de son bureau après s'être débarrassé de la vagabonde. Serge Denoncourt a modifié légèrement cette finale en ajoutant non pas une note d'espoir mais à tout le moins une ouverture: après s'être fait chasser par le médecin, Lotte s'avance lentement vers le public, lui tend les bras et inspire profondément comme pour crier, puis c'est le noir total. Cet appel pathétique interpellait le spectateur, l'englobait d'un seul coup dans cet univers disloqué.

Toutes ces scènes étaient jouées avec beaucoup de nuances et une certaine retenue. Elles puisaient leur force dans une espèce de calme et dans une interprétation en demi-teintes. C'est dans les situations de crise, dans l'outrance et dans le cri, que le jeu m'a semblé le moins efficace. Les voix étaient forcées, les acteurs n'arrivaient pas à soutenir l'intensité, les spectateurs perdaient l'in-

telligence du texte.

La jeunesse et le peu d'expérience des comédiens transparaissaient évidemment dans l'ensemble de la production. Il est certain qu'une distribution d'acteurs plus expérimentés eût donné au spectacle une tout autre dimension. Il n'en demeure pas moins que le Théâtre de l'Opsis a réussi à donner de cette œuvre immense une interprétation intelligente et sensible. L'entrée en scène de ce nouveau groupe est réjouissante et stimulante. Souhaitons qu'il puisse poursuivre sa recherche et se confronter à d'autres textes d'aussi grande valeur.

carole fréchette

«de djuna barnes»

Trois pièces de Djuna Barnes mises en scène par Louise Laprade, assistée de Lise Vaillancourt. Décor : Ginette Noiseux; sculpture des chiens : Marie-Josée Noiseux; costumes : Ginette Noiseux et Erika Hoffer; éclairages : Dominique Gagnon; musique : Philippe Ménard. Avec Nicole Leblanc, Jacques Allard, Jean-François Blanchard, Claude Poissant, Markita Boies, France Labrie, Sylvie Legault, Monique Lepage et Denys Picard. Production du Théâtre Expérimental des Femmes, présentée à Go du 22 janvier au 22 février 1987.

le feu et la glace

Je ne devrais pas dire ça, ça n'aide rien ni personne, mais je suis convaincue que ceux et celles qui avaient eu la chance de lire les romans et les nouvelles de Djuna Barnes avant de voir son théâtre étaient beaucoup mieux préparés à recevoir ces trois courtes pièces; le spectacle que nous offrait le Théâtre Expérimental des Femmes cet hiver laissait une partie de la salle pantoise et désarçonnée, l'autre souriant malicieusement, du sourire ambigu de Barnes.

Chez cette singulière dramaturge, l'essentiel se passe toujours entre les lignes. Comme si elle ne faisait pas confiance aux mots, qu'elle

manie avec le dédain apparent du collectionneur passionné mais timide, dédain qui est l'expression pudique d'un amour immodéré. Amour du désir, passion pour des formes de vie qui seraient soustraites aux contraintes de la vie réelle; mais y a-t-il une vie qui soit réelle? On a l'impression que chez Barnes, le projet esthétique est de lutter contre toute cristallisation susceptible de se produire; son roman dit: «Je ne serai pas un vrai roman»; sa nouvelle refuse d'être une vraie nouvelle, et ses pièces de théâtre s'élèvent contre la notion traditionnelle de personnage, contre toute logique «psy». Rien ne se présente comme d'emblée saisissable dans son œuvre. Les personnages donnent l'impression d'échanger entre eux au sujet d'événements (plus souvent intérieurs qu'extérieurs) qu'ils connaissent mais que nous ignorons; l'implicite constitue le ressort dramatique.

Mis en scène dans le style sous-entendu et baroque cher à l'auteure, le spectacle présenté par le T.E.F. rassemble trois pièces qui, sans être directement reliées, manifestent une parenté d'inspiration. *Trois Fils de la terre* nous fait assister à la visite des trois fils d'un fermier, venus chercher, chez l'ancienne maîtresse de leur père, les lettres d'amour qu'il lui aurait écrites. Mais ce qu'ils recherchent avant tout, ce sont des indices leur permettant de comprendre un mystère: pourquoi leur père portait-il à cette femme un aussi grand amour? Elle les reçoit avec la souveraine indifférence qui caractérise les personnages féminins de Barnes. Ils finissent par s'en aller; l'un d'entre eux, qui pourrait bien être le fils de Kate, embrasse cette dernière sur la bouche. Nicole Leblanc, dans le rôle de Kate, rendait bien l'ironie propre au personnage.

Dans *la Colombe*, deux sœurs et leur amie (la Colombe) vivent ensemble, se consomment elles-mêmes et s'inventent des drames en attendant quelque chose qui semble difficile à définir, qui serait absolu, qui serait plus que l'amour, que les voyages ou que le drame même, et qui comprendrait tout cela.